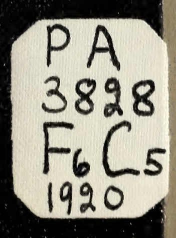

3 1761 04444 5518


PA
3828
F6 C5
1920

PAUL CLAUDEL

# LES CHOÉPHORES D'ESCHYLE

SIXIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920



A M. Leonid Stokhovsky
bien amicalement
J. Clair
Washington 21 iv. 29

# LES CHOÉPHORES

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

*THÉATRE*

L'OTAGE, *DRAME EN TROIS ACTES*
L'ANNONCE FAITE A MARIE, *MYSTÈRE EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE*
LE PAIN DUR, *DRAME EN TROIS ACTES*
L'OURS ET LA LUNE, *FARCE POUR UN THÉATRE DE MARIONNETTES*

*POÉSIE*

CINQ GRANDES ODES, *SUIVIES D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU*
DEUX POÈMES D'ÉTÉ, *LA CANTATE A 3 VOIX-PROTÉE*
TROIS POÈMES DE GUERRE
AUTRES POÈMES DURANT LA GUERRE
CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI
LA MESSE LA-BAS

*TRADUCTION*

LES CHOÉPHORES
LES EUMÉNIDES
COVENTRY PATHMORE : POÈMES

PAUL CLAUDEL

# LES CHOÉPHORES D'ESCHYLE

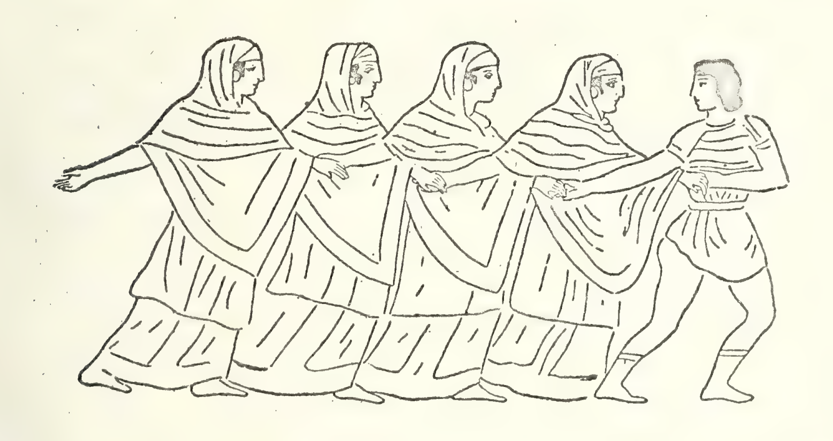
SIXIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 ET 37, RUE MADAME. 1920


LIBRARY
MAY 7 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT TRENTE-TROIS EXEMPLAIRES SUR PAPIER WATHMAN DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXXV ET MILLE QUARANTE EXEMPLAIRES IN-HUIT DOUBLE COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA DE VOIRON DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800 TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET DEUX CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 1030 CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE



# NOTE POUR SERVIR DE PRÉFACE A CETTE TRADUCTION

*Pour cette traduction des CHOÉPHORES et des EUMÉNIDES, comme pour celle qui l'a précédée, il y a quelque vingt ans, de l'AGAMEMNON, je me suis servi de l'édition anglaise de Verrall, sans accepter toutefois toutes les hypothèses de ce philologue trop ingénieux, et me serrant toujours, autant que possible, au texte du manuscrit. Quand j'ai mis en français l'AGAMEMNON, mon objet était surtout l'étude du vers iambique. Ici, j'ai traduit, beaucoup plus tôt, en dramaturge, avec vue sur une représentation, peut-être possible par l'aide de la prosodie et de la musique de mon ami Darius Milhaud.*

*P. C.*

## PERSONNAGES

ORESTE
PYLADE
EGISTHE
CLYTEMNESTRE
ELECTRE
LE PORTIER
LA NOURRICE
LE CHŒUR DES CHOEPHORES

# LES CHOÉPHORES

ORESTE (1). — Mercure dans la terre, curateur de mon patrimoine,

Viens à mon secours, je t'en supplie, et combats à mes côtés.

Voici que je reviens vers ce pays et j'y remets les pieds,

Et du bord de cette tombe j'appelle à haute voix mon père.

Entends ! écoute-moi !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette boucle de mes cheveux à Inachos qui m'a nourri,

Et cette autre en signe de deuil. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Car je n'étais point là pour te pleurer, ô mon père,

Et ma main n'était point parmi celles qui ont levé ton corps.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(2) Que vois-je ? et quelle est qui vient vers nous

Cette troupe de femmes en noir, et à quoi cela ressemble-t-il ?

Est-il sur ces demeures tombé un malheur nouveau ?
Ou est-ce à mon père que ces chargées de vases
Apportent les suprêmes apaisements ?
C'est cela même. Et celle-ci est Électre sans doute,
Ma sœur, qui s'avance en cette amère douleur.
O Zeus ! donne-moi de venger mon père et combats à mes côtés !
— Pylade, écartons-nous, et voyons à loisir
Quelle est cette supplication de femmes (3).

LE CHŒUR (4)

*STROPHE I.* — On m'envoie et je viens de la maison,
Portant ces vases en pompe et rythmant mon pas de coups rapides !
Sur mes joues éclate en rouge
La trace fraîche de mes ongles.
Mon cœur se nourrit de lamentations !
Et le cri de l'étoffe arrachée avec un rire déchirant
Répond
Au roulement de mes deux mains qui tapent.

*ANTISTROPHE I* (5)

Un irrésistible esprit qui met le crin tout droit,
C'est lui, divinateur de la maison dans les songes sous le sommeil soufflant le désespoir,
Qui dans le quartier des femmes tout à coup
Du fond de la nuit sans heures a fait entendre cette clameur épouvantable !

Et les experts selon ce dieu qui les a commis
Interprétèrent
L'indignation d'une âme sous la terre soulevée contre ses meurtriers.

*STROPHE II*

Oui, tel est, ô terre mère,
L'office propitiatoire de grâce à contre-grâce
Où me délègue cette femme impie!
Mais j'ai peur de la parole que j'ai à dire.
Qu'y a-t-il qui soit du sang répandu le purificatoire ?
O très misérable maison sens dessus dessous! des Ténèbres sans aucun soleil, une ombre hostile à la vie,
Enveloppent
La maison dont les maîtres sont morts.

*ANTISTROPHE II*

La vieille majesté incontestée, invincible, inexpugnable,
Qui par les oreilles s'ouvre le cœur,
La voici caduque! Et pourtant
On a peur! — La chance,
C'est un dieu chez les mortels et plus que Dieu!
Et pourtant la Justice en haut plane et veille,
Qui, sur les uns, tombe en plein jour à pic,
Et, pour les autres, l'heure du soir les attend,
Laissant le temps
Au compte de s'accroître.

Et pour les autres, voici
Avant que rien soit arrivé, la Nuit !

*STROPHE III*

Quand le sang a pénétré la terre nourricière,
Il appelle vengeance, et fige, et ne coule pas !
Un poison subtil pénètre
Le coupable, récidive inépuisable de maux.

*ANTISTROPHE III*

Quand la chambre virginale est forcée,
Nul remède. Tous les chemins
Divergeant de la route unique ne peuvent suffire
A rendre la main qui a tué pure.

EPODE. — Pour moi (puisque loin de ces demeures paternelles,
Les dieux avec tout mon pays
M'ont réduite à la servitude),
Juste, injuste,
A tout ce que ceux-là veulent qui ont à eux
Ma vie par violence, je dis oui,
Maîtrisant l'amère haine de mon cœur.
Mais je pleure sous mes voiles,
En ce sort bizarre des maîtres, pour celle-ci
Que glace une douleur cachée.

ELECTRE (6). — Femmes de la maison, ordonnatrices de notre maison,
Puisque vous êtes ici avec moi chargées de cette ambassade
Religieuse, faites-moi part de votre conseil.

Quand je vais faire couler ces libations de la douleur,
Que dire qui soit agréable, et prier le père, comment ?
Dirai-je que c'est le don de l'amour que j'apporte,
L'épouse à son époux? c'est ma mère que j'entends.
Je n'en ai point le courage, mais que dire
En répandant sur la terre cette farine ?
Ou dirai-je cette parole qui est légale,
Que soit rendue à ceux qui tressèrent ces guirlandes,
La récompense qui est due aux scélérats!
Ou muette injurieusement, comme quand ils se sont débarrassés
De son corps, ferai-je seulement boire à la terre ces eaux,
Et m'en reviendrai-je la tâche expiatoire acquittée,
Jetant le vase sans tourner mes yeux en arrière?
Donnez-moi votre conseil, amies.
Car nous avons dans ces demeures un ennemi commun
Ne cachez rien dans vos cœurs par crainte de quelqu'un.
Car la destinée pareillement mène celui qui est libre
Et celui que la main d'un autre gouverne.
Parle donc, s'il est pour toi rien au delà de ces choses présentes.

LE CHŒUR (7). — Révérant comme un autel la tombe de ton père,

Tu l'ordonnes, je t'ouvrirai mon cœur.

ELECTRE (8). — Parle donc, en cet esprit de révérence,

LE CHŒUR (9). — Dis, en versant l'eau, ces mots convenables à ceux qui aiment.

ELECTRE (10). — Et qui donc lui nommerai-je de ce nom d'amis ?

LE CHŒUR. — Toi la première et quiconque déteste Égisthe.

ELECTRE. — Moi et toi, ces seuls noms dans mon invocation ?

LE CHŒUR. — C'est à toi de comprendre et de considérer.

ELECTRE. — Qui donc d'autre joindrai-je à notre compagnie ?

LE CHŒUR. — Fais mémoire d'Oreste, encore que banni.

ELECTRE. — C'est bien. Ton conseil est le bon.

LE CHŒUR. — Et fais mémoire aussi de ceux qui sont coupables du sang.

ELECTRE. — En quels termes, dis-moi ? Instruis mon ignorance.

LE CHŒUR. — Afin que vienne sur eux, homme ou démon...

ELECTRE. — Le juge, n'est-ce pas, ou le justicier ?

LE CHŒUR. — Je te le dirai sans détour : à ceux-là qui ont tué celui qui tue.

ELECTRE. — Telles sont les pieuses paroles dont je prierai les dieux ?

LE CHŒUR. — Comment serait-il impie de rendre le mal pour le mal ?

ELECTRE (11). — O toi qui es le suprême Messager des Deux Mondes,
Profond Mercure, moi aussi, sers-moi de procureur,
Et dis aux esprits sous la terre d'écouter mes
Prières qui sont dirigées vers les yeux de mon père.
Et à la terre même qui toute chose enfante
Et nourrit tout, et qui reprend tout dans son sein.
Moi, je verse ces libations funéraires.
Et j'appelle mon père qu'il ait de moi compassion
Et de son cher Oreste. Comment reprendrons-nous la maison ?
Car pour l'heure nous sommes comme des vagabonds,
Troqués par notre mère contre cet amant qu'elle a pris,
Egisthe, qui fut le complice de ton assassinat,
Moi, mise au rang de son esclave, et Oreste,
Chassé de ses propres biens, cependant que ces superbes
Jouissent du fruit de tes peines et se prélassent ?
Qu'Oreste vienne ici par fortune favorable !
C'est ma prière, et toi, exauce-la, ô père !
Donne-moi du valoir beaucoup plus
Que ma mère, et de mieux agir !
Ces prières pour nous. Et quant à nos adversaires,
Que paraisse pour eux le Vengeur, ô père,
Qui tue ceux qui ont tué ; c'est juste.

Voici ce que je mets au travers de leur imprécation,
Et je ferai cette imprécation à mon tour :
Sois la cause vers nous du bien qui nous est envoyé,
Avec les dieux, et la terre, et la Justice qui porte la victoire !
Et par dessus ces prières je verse les eaux de ce vase.
A vous il appartient de couronner le tout de vos lamentations,
Et de chanter à pleine voix l'hymne funèbre.
LE CHŒUR (12). — Allez, mes larmes, goutte à goutte,
Jusqu'à l'homme enseveli vous perdre,
Jusqu'à ce rempart où le bien et le mal s'arrêtent,
L'affreux seuil d'où la prière se détourne en frémissant !
Descendez, eaux répandues ! Et toi, écoute-moi ;
Écoute, Majesté, ô Maître, écoute, cœur aveugle !
Iou ! Iou ! Iou !
Vienne l'homme d'armes, l'Arès libérateur,
Brandissant le cimeterre scythique
Et le fer bien dans la main dont on se sert de tout près !
ÉLECTRE. — C'est bien, la terre a bu l'offrande et mon père l'a reçue.
Mais j'ai à vous faire part d'une chose étrange.
LE CHŒUR. — Dis ! Mon cœur déjà bondit de crainte.
ELECTRE (13). — Vois, là, une tresse de cheveux coupée sur le tombeau.

LE CHŒUR. — Est-ce d'un homme ou de quelque personne du sexe ?

ELECTRE. — Il est bien facile de le deviner.

LE CHŒUR. — Comment ? Instruis moi, quoi que la plus âgée.

ELECTRE. — Nul autre que moi ne l'aurait coupée.

LE CHŒUR. — Et ceux-là sont nos ennemis à qui conviendrait ce deuil.

ELECTRE. — Cependant ce sont les mêmes cheveux semblables....

LE CHŒUR. — A quels autres ? Je veux le savoir.

ELECTRE. — Les nôtres, ceux de notre famille, et l'œil s'y tromperait.

LE CHŒUR. — C'est donc Oreste qui fit en secret cette offrande ?

ELECTRE. — Ces cheveux ont tout l'air d'être pareils aux siens.

LE CHŒUR. — Quoi ? aurait-il osé venir ici ?

ELECTRE. — Il a envoyé cette tresse comme une offrande à mon père de son amour.

LE CHŒUR. — Ce n'est pas une raison de moins que tu me dis de pleurer,

Si lui-même jamais ne doit plus remettre les pieds en ce pays.

ELECTRE (14). — Un flot de pensées troubles me monte au cœur,

Et je me sens transpercée comme par le fer.
De maigres larmes me tombent des yeux,
Gouttes avant-courrières de l'orage qui s'accumule,

Quand je vois ces cheveux. Comment penser
Que quelqu'un des gens d'ici en ait de pareils ?
Et ce n'est pas non plus cet homicide qui les a coupés,
Ma mère, je lui donne ce nom dérisoire,
Qui pour ses enfants n'a que des sentiments impies.
Irai-je d'emblée jusque là ?
Et dirai-je que ceci vient de mon frère bien-aimé,
Oreste ? — Ah, quelle espérance me caresse !
Si seulement cette tresse pouvait prendre une expression pour me porter son message,
Et que cesse entre deux pensées ce doute qui me harasse :
Si, coupée d'une tête ennemie, je dois la rejeter avec dégoût,
Ou si, d'un deuil qui est commun comme le sang.
Je dois y joindre la mienne pour honorer la tombe paternelle.
Mais nous en appellerons aux dieux qui savent
En quelle tempête nous sommes pris comme des mariniers :
Et s'il y a quelque salut,
Puisse de ce faible germe sortir une tige puissante !
Mais voici des marques sur le sol pour nous en dire plus long,
De pieds, semblables, oui qui sont semblables aux miens.
Voyez donc ! il y a deux vestiges,
Celui-là même et quelqu'un qui l'accompagne.
La mesure et le dessin de la plante et du talon

Concordent avec mes propres traces.
Quelle angoisse! Quelle agonie!

ORESTE (15). — Demande pour le reste aux dieux qui mènent tout à terme
Le même succès dont tu leur montres tes prières couronnées.

ELECTRE. — Quel bienfait ai-je donc d'eux obtenu?

ORESTE. — Vois cela que tes prières sollicitaient.

ELECTRE. — Et quel est donc, si vous savez, celui que j'appelais entre tous les hommes?

ORESTE. — Oreste, qui grandement s'émerveille de toi.

ELECTRE (16). — Et comment est-ce que mes prières sont exaucées?

ORESTE (17). — Je suis Oreste; ne cherche pas un ami plus cher.

ELECTRE. — C'est un piège, Seigneur, que vous me tendez.

ORESTE. — Par moi-même en ce cas machiné pour moi-même.

ELECTRE. — Vous vous riez de moi dans mon malheur.

ORESTE. — Le tien qui est le mien aussi.

ELECTRE. — Ah, s'il est vrai que vous soyez Oreste...

ORESTE (18). — C'est lui-même que tu vois et tu ne veux me croire.
Et pourtant quand tu trouvas cette mèche de cheveux,

Tu pris de l'aile aussitôt et ce fut comme si tu me voyais,
Et quand aussi tu inspectais ces traces de mes pas.
Voici ton frère, dont la tête est de niveau avec la tienne.
Vois la place où ces cheveux furent coupés.
Vois cette étoffe aussi qui est l'ouvrage de tes mains,
Les coups un à un de l'ensouple et ce dessin d'animaux.
Contiens-toi, et ne meurs pas de bonheur.
Je sais quel mal nous font ceux que nous aimons le plus.
ELECTRE. — O le plus cher souci des demeures de ton père !
Espérance pleurée d'un germe sauveur !
Tu recouvreras par ta valeur la demeure de ton père.
O doux à mes yeux, qui as quatre parts en moi !
Car il me faut te nommer le père, et c'est à toi que la tendresse va,
Que j'aurais dû avoir pour ma mère (l'autre ne mérite que la haine),
Et pour ma sœur cruellement égorgée !
Et tu es mon frère fidèle qui seul me fait honneur.
Que la force, et que la Justice, et, le troisième,
Zeus, qui de tous est le plus grand, m'assistent !
ORESTE. — Zeu ! Zeu ! contemple ce qui se passe ici.
Vois la race de l'aigle privée du père
Qui est mort dans les replis et les nœuds

De l'affreuse vipère : les orphelins affamés
Meurent de misère, car leur quête encore est impuissante
A leur procurer la proie héréditaire.
C'est à eux que je me compare, et celle-ci, Electre.
Et nous sommes présents devant toi, enfants sans père,
Fugitifs tous les deux de notre propre maison.
ELECTRE (19). — Le père qui te faisait tant d'honneurs et de sacrifices,
Si maintenant tu laisses ses petits périr,
De quelle main recevras-tu des holocaustes aussi grasses ?
La race de l'aigle, si tu la laisses périr,
Quel moyen auras-tu d'envoyer aux mortels des signes véridiques ?
Si cette race qui t'est consacrée, si cette tige se flétrit,
Elle ne te servira plus à l'autel aux jours de sacrifices.
Sauve nous ! car de petite tu peux faire la maison grande,
Qui maintenant semble abattue et ruinée de fond en comble.
LE CHŒUR (20). — O mes enfants, rédempteurs du foyer paternel,
Silence, de peur qu'on ne vous entende, mes petits !
Et que quelqu'un ne se soulage à vous dénoncer
Près de ceux qui ont la force : de qui puissé-je voir un jour

Les corps dans la noire fumée d'un feu de bois de sapin !

ORESTE (21). — Il y a pour nous qui ne saurait défaillir, la force du grand Apollon,

L'oracle qui m'a dit d'affronter tous les périls,

La voix qui se fait entendre aux petites heures de la nuit et que le froid accompagne !

Malheur à moi si je ne poursuis pas les meurtriers de mon père,

Et ne leur redemande pas sang pour sang à leur guise,

Aussi sourd qu'une tête de bœuf à l'offre et à la rançon.

Et c'est moi autrement qui aurai à payer de ma propre vie et de maux sans nombre.

Car les vertus salutaires de la terre consolatrice,

Pour l'homme alors on prononce qu'elles se changent en un trésor de poisons.

C'est un assaut de mâchoires féroces qui s'attrapent à la chair,

Un ulcère qui dévore l'ancienne nature,

Et le malade apparaît avec sa tête toute blanche !

Et l'oracle annonçait aussi des apparitions d'Erinyes,

Issues de l'effusion du sang familial,

Des yeux de feu qui s'écarquillent dans les ténèbres,

Et l'arme ténébreuse de ceux d'en bas,

Quand quelqu'un de notre race est tombé et crie vengeance,

Et que la rage et la peur inane dans les ténèbres

Harassent, aiguillonnent, exproprient de la cité

Le maudit, et l'affublent d'un collier de lames d'airain qui tintent !

Il n'est plus permis aux gens de cette espèce de prendre leur part

Du cratère et des libations versées.

Il est écarté des autels par l'invisible colère de l'ancêtre.

Nulle maison ne s'ouvre pour lui et ne lui fait accueil.

Sans honneurs et sans amis, il finit par crever,

Il périt tout entier lui et sa vile carcasse !

Certes il faut en croire de tels oracles.

Et même n'y croyant pas, je ferais encore mon œuvre.

Trop de raisons à la fois m'y poussent :

L'injonction d'un dieu, et le grand méchef de mon père,

Et il faut ajouter mon indigence,

Et le désir aussi de sauver mes compatriotes,

Les plus illustres des hommes, qui par leur glorieux courage

Consommèrent la ruine de Troie, du joug de ces deux femmes.

Car l'autre est une femme par le cœur, ainsi que nous le saurons tout à l'heure.

## *INCANTATION* (22)

LE CHŒUR. — O vous, grandes Parques, de par Zeus !

Prêtez la main à cette
Entreprise à quoi la Justice accède!
« A la langue perfide
Réponde la langue perfide! » crie
La Justice qui sait se faire payer ce qui est dû.
« Coup pour coup! sang pour sang!
Méchef au malfaisant! »
Ainsi le veut le dicton trois fois antique.
ORESTE — Père, mon père terrible!
Que dire? que faire?
Quel signal dans la nuit qui t'atteigne,
En ce lieu où sont mouillées tes ancres?
Le jour et les ténèbres, un tel obstacle
Divise notre double amour, obstrue la louange funèbre
Coutumière à notre maison.
LE CHŒUR. — La volonté des défunts, ô mon enfant,
Elle-même, la gueule
Vorace du bûcher n'en viendra pas à bout,
Et leur colère attend l'heure!
Appelle avec insistance!
Surmonte sa résistance!
Vers le père qui t'engendra
L'appel du fils qui va
Fouille et brasse les deux Mondes!
ELECTRE. — Père, en parties qui se répondent,
Entends notre voix déplorable!
Le thrène à deux voix sur ta tombe
Des enfants qui te redemandent!

Fugitifs, suppliants,
Tu les accueilles, indifférent.
Point d'espoir! point de secours!
Et ce rempart toujours sourd
A l'effort trois fois essayé!
LE CHŒUR. — Pourtant il est un dieu qui sait
La voie, s'il le veut,
A des accents plus heureux.
Au lieu du thrène tumulaire,
Le cri là-haut sur la tour
Qui célèbre le retour!
ORESTE. — Plût aux dieux qu'aux plaines Troyennes
La lance lycienne, ô père,
T'eût fait mordre la poussière!
Tu nous laissais à nous la gloire!
Et là-bas au delà des mers,
Une grande montagne de terre,
Ilion et toi tout ensemble.
LE CHŒUR. — Bienvenu, bienheureux alors,
Tu descendais entre les morts,
Ces braves qui t'ont précédé,
Grand roi de majesté,
Le premier de cette troupe qui sert
Les Puissances sous terre, là-bas!
Comme tu étais, ici même,
Roi entre ceux qui sont suprêmes
Bergers des foules humaines!
ÉLECTRE. — Mais non, ne souhaitons pas
Que tu soies tombé devant Troie

Et que tu dormes enseveli
Aux bords du fleuve ennemi!
C'est plutôt à tes assassins,
Père, que revenait le sort
De ceux dont on apprend la mort
Comme une chose qui est loin!
LE CHŒUR. — Ces souhaits, ô ma fille, passent l'or!
Ils sont plus grands que la fortune,
Plus que tout le bonheur des Hyperboréens!
Parle donc, tu le peux!
Déjà de votre double fouet
Le claquement commence à se faire sentir!
Déjà vous vous êtes gagné une oreille sous la terre!
Et les mains de nos tyrans, ces infâmes, ne sont pas pures.
Et c'est vous deux, enfin, qui êtes les enfants.
ORESTE. — Ah, ce cri a pénétré
Mon âme comme un trait!
Jupiter!
Qui comptes à la fin son salaire
A la main propre à tout faire,
Et la règles avec intérêts!
LE CHŒUR. — Que ce bonheur me soit accordé
De pousser la vocifération à perdre haleine
Sur le corps de l'homme et de la femme exécutés!
Comment cacherai-je ma haine!
La voici qui déploie sa voilure et sous sa proue, furibonde
L'amère écume rejaillit!

ELECTRE. — Iou ! Iou ! qui, qui, ô Zeu !
Frappant de ses deux mains à la fois,
Qui s'en va leur fendre le crâne !
Justice pour le pays !
Justice dans l'injustice !
Entendez-nous, ô terre, et vous, puissances souterraines !
LE CHŒUR. — C'est la loi en effet que les gouttes de sang
Aspergeant la terre amorcent encore
D'autre sang. Les Erinyes béantes
Par-dessus les premiers cadavres
Exigent un second tour de l'abattoir !
ORESTE. — Où, où,
Vous chercher, principautés infernales ?
Toutes-puissantes exécrations des morts, voyez !
Voyez ces restes désarmés des Atrides,
Déchus, dépossédés ! où se tourner, ô Zeu ?
LE CHŒUR. — J'entends, et mon âme à ces cris
Tremble ! et tantôt mon cœur désespéré tourne noir !
Et tantôt mon audace épousant la tienne
Me fait reparaître le ciel.
ELECTRE. — Que dire de plus ? de quelle souffrance
Sommes-nous redevables à nos parents !
Elle n'oublie pas, lors même
Qu'on lui fait faire le chien couchant !
C'est la louve qui de sa mère même
A pris son humeur féroce.

LE CHŒUR. — N'ai-je pas bien battu ce ban funèbre,
Comme une vraie Asiatique hurlant la mort,
Frappant, tapant, de mes deux poings roulant à coups redoublés
Tapant haut, tapant bas, jusqu'à la meurtrissure,
Jusqu'à ce que ma tête bourdonne comme un tambour!
ELECTRE. — Fi! Fi! mère scélérate!
Ton roi, ton époux,
Tu as osé le faire enfouir comme un chien,
Sans rite, sans cortège!
ORESTE. — Quoi, sans aucun honneur?
ELECTRE. — Tu l'as dit.
ORESTE. — O père!
Et on ne lui fera pas payer cette infamie?
Oui, de par tous les dieux!
Oui et de mes propres mains!
Que je meure pourvu que je tue!
LE CHŒUR. — Et sais-tu bien qu'elle lui a coupé les bras
Afin que du fond de la terre
Il ne puisse les tendre à son fils?
Est-ce qu'il entend l'outrage que l'on a fait à son père?
ELECTRE. — Tu as dit ce qu'on lui a fait. Et moi j'étais mise de côté
Abjecte, méprisée,
Chassée du feu ainsi que le chien importun.
Je répondais par des larmes

A leurs rires qui couvraient mes plaintes.
Ecoute et écris cela dans ton cœur.
LE CHŒUR. — Ecris, et que ceci par tes oreilles
Pénètre jusqu'au fondement tranquille de la pensée !
Voici ce qui s'est passé ; le reste,
La colère te l'apprendra.
Il te faut garder tout ton cœur pour le combat qui s'apprête.

ORESTE. — C'est toi que je dis, Père, aide tes enfants !

ELECTRE. — Et moi, pleurante, j'ajoute ma voix à la tienne !

LE CHŒUR. — Et toute cette troupe aussi crie vers toi !
Entends-nous, viens à la lumière !
Sois contre nos ennemis avec nous !

ORESTE. — Arès contre Arès ! Justice contre l'injustice !

ELECTRE. — Justice, ô dieux, à ce qui est juste !

LE CHŒUR. — J'écoute et la terreur me possède au dedans.
La destinée qui tarde arrive cependant.

TOUS. — O misère invétérée !
O plaie sanglante d'Até !
Race ennemie de la grâce !
Douleurs lourdes et dures !
Maux sans terme ni mesure !
Le remède est à chercher
Non point chez les étrangers,
Non point dehors, mais dedans,

Par le fer et par le sang !

LE CHŒUR. — Cet hymne aux Puissances souterraines.

Entendez-nous, ô bienheureux sous la terre !

Et prêtez à ces enfants votre aide victorieuse.

ORESTE. — O père ainsi navré d'une manière mal convenable à un roi,

Accorde-moi de prendre mon héritage en mains !

ELECTRE. — Et moi, je te fais, ô père, une requête semblable,

Fais que je mette la main à la perte d'Egisthe.

ORESTE. — Ainsi aux festins des vivants tu recevras ta part.

Sinon parmi les feux nourriciers du sacrifice,

Tu seras privé de la graisse qui coule à terre.

ELECTRE. — Et moi, dans la plénitude de mon droit récupéré,

C'est vers toi que je reviendrai avec l'urne libatoire le jour de mes noces,

Et je placerai avant tout l'honneur que je dois à ta tombe.

ORESTE. — O terre, rends-moi mon père afin qu'il m'assiste au combat !

ELECTRE. — O Perséphassa, fais revivre son bras et son courage !

ORESTE. — Souviens-toi de ce bain où tu fus égorgé,

Père !

ELECTRE. — Souviens-toi de ce voile où leur main t'enlaça !

ORESTE. — Dans un piège d'airain non pas embarrassé,

Père !

ELECTRE. — Mais dans ces traîtres plis surpris et jeté bas.

ORESTE. — A notre voix enfin vas-tu te réveiller ?

Père !

ELECTRE. — Vas-tu enfin vers nous te lever tout droit ?

ORESTE. — Envoie la Justice qu'elle combatte avec nous !

Reprends sur eux une fois encore la même prise,
Si, vaincu, tu veux être vainqueur à ton tour.

ELECTRE. — Père ! écoute ce dernier appel !
Regarde ces enfants sur ta tombe !
Aie pitié de ta fille et du mâle de ta race !

ORESTE. — Ne laisse pas périr ce dernier espoir des Pélopides !

C'est pour nous seuls que, mort, tu n'es pas mort encore !

Car les enfants sauvent la mémoire des morts, comme le liège
Qui retire et fait surnager le filet.

ELECTRE. — Ecoute ces lamentations.
Ecoute pour ta propre cause ce discours.

LE CHŒUR. — Le sort d'un père enseveli sans honneurs
Excuse la longueur de ce discours.
Mais puisque tu as bandé ton cœur et que tu es prêt,

A l'œuvre, toi et ta fortune !

ORESTE. — Je le veux. Mais voici ce qu'il est à propos de savoir.

Pourquoi, par quelle suite d'idées a-t-elle voulu envoyer ces libations ?

Rançon tardive du crime irréparable !
Et dérisoire honneur à ce mort insensible !
Je ne puis comprendre ce don
Qui n'a pas proportion avec le crime.
Donner pour le sang d'un homme tout ce qu'on a,
C'est peine perdue, dit l'adage.
Instruis moi, si tu le sais.

LE CHŒUR. — Je sais, mon fils, car j'étais là. C'est un rêve,

C'est le frisson de l'épouvante nocturne,
Qui a décidé la femme à ce présent impie.

ORESTE. — Et quel était ce songe exactement ?

LE CHŒUR. — Il lui semblait, dit-elle, enfanter un serpent.

ORESTE. — Achève et dis toute l'histoire.

LE CHŒUR. — Elle le bandait de langes comme un enfant.

ORESTE. — Et quelle nourriture voulait ce monstre nouveau-né ?

LE CHŒUR. — Elle-même dans son rêve lui présentait le sein.

ORESTE. — Le sein, à cette dent empoisonnée ?

LE CHŒUR. — Il suçait, avec le lait, le sang coagulé.

ORESTE. — Nul doute : c'est un homme qui est par là désigné.

LE CHŒUR. — Elle s'est réveillée, hurlante de peur !

Et maintes lampes furent suscitées dans les ténèbres !

Et aussitôt elle envoie les libations funéraires,

Dont elle espère un remède à ces maux.

ORESTE. — Je supplie la Terre et ce tombeau paternel

Pour que ce rêve en moi trouve accomplissement.

La chose est claire pour moi et ne fait pas un pli.

Le serpent est sorti du même sein que moi.

Il a été roulé dans les mêmes langes,

Il a pris entre ses mâchoires le sein qui l'a nourri,

Il a mêlé au lait le sang coagulé,

Et ma mère alors s'est écriée d'épouvante et de douleur !

Il faut, puisqu'elle a nourri un tel monstre

Qu'elle meure violemment, et c'est moi, l'homme-dragon,

Qui la tuerai, selon ce que le rêve indique.

LE CHŒUR. — Oui, tu es un excellent divinateur,

Ainsi soit-il ! Mais dis à tes amis

Ce qu'il convient aux uns et aux autres de faire et de ne pas faire.

ORESTE. — Ma réponse est simple. Qu'Electre rentre

Et s'arrange pour couvrir la trame que j'ourdis,

Afin que ceux qui par ruse ont défait un homme d'honneur

Par ruse aussi se trouvent pris au piège à leur tour.
La mort pour eux selon que Loxias l'a prononcé !
Notre Seigneur Apollon, juste prophète jusqu'à ce jour.
Moi, pareil à un étranger, entièrement équipé comme tel,
Je me présenterai aux portes, et avec moi,
Pylade. C'est cela : un étranger, ou quelque soldat errant.
Nous parlerons le langage du Parnasse, avec l'accent de Phocide.
Et si quelque portier nous fait mauvaise mine,
A cause de l'esprit mauvais qui possède cette maison,
Eh bien, nous resterons, jusqu'à ce que les gens,
Qui nous verront ainsi plantés, se demandent :
« Que fait là dedans Egisthe, qu'il se ferme ainsi aux solliciteurs ? »
Mais si une fois je franchis la porte extérieure,
Et que je le trouve assis dans le trône de mon père,
Il n'aura pas plus tôt ouvert la bouche pour parler,
Il n'aura pas plus tôt levé les yeux sur moi,
Oui, il n'aura pas plus tôt commencé à dire : D'où viens-tu ?
Que, tout roide, à l'instant l'épée lui coupera la parole,
Et qu'à l'Erinye soûlé de sang
La coupe du meurtre à pleins bords sera une troisième fois servie !

Sus donc! toi, Electre, entre et monte bien la garde,
Afin qu'à notre dessein tout concoure à point nommé.
Et vous, votre rôle est de parler
Ou de vous taire suivant qu'il est à propos.
Et pour le reste, c'est à ce camarade avec moi d'y pourvoir,
Quand l'épée sera mise au clair pour la bataille.

LE CHŒUR (24).

*A*

Que de fois la terre a enfanté la terreur, et les bras de la mer sont pleins de choses à faire dégoût, et l'espace pullule d'étranges lueurs, et nommerai-je tout ce qui vole et rampe, et ces souffles comme animés par le mal?

*B*

Mais qui dira jusqu'où va la passion téméraire de l'homme, et cette frénésie au cœur de la femme, l'amour associé à la perdition, l'érôs femelle impatient du joug et de la famille, qui est plus fort que la vie et que l'enfer?

*C*

Sache, comprends dans ta pensée la misérable Thestiade et l'usage qu'elle fit pour la mort de son enfant de la prophétie enflammée, ce tison rouge qu'elle mit au feu à quoi tenait la vie de son fils.

*D*

Propose l'autre à ta haine, la funèbre Scylla, qui, séduite par l'or de Minos, tua pour le plaisir d'un ennemi son ami, coupant de sa tête la mèche d'immortalité, la chienne! pendant qu'il respirait en paix dans le sommeil, Hermès le prend.

*E*

Mais toutes ces horreurs ne vont point au fait; c'est contre un infâme hymen que l'on prie! Tu vas à pas de femme contre un homme, tu prends les mœurs d'ici, cette maison femelle sans feu sur son foyer. Mettons donc en premier rang l'histoire de Lemmos, car chaque fois qu'on parle d'une abomination, c'est toujours le « crime de Lemmos » : tant les dieux le détestent et la race périt ignoblement. — Sont-ce pas là exemples bien choisis?

*F*

L'épée approche de la poitrine et sa pointe perçante pénètre!

Justice!

Le sol que foule le pied inique

Est assez large pour que la Justice y place son enclume,

Et le destin y forge le fer.

Entre, enfant! Voici pour t'accueillir l'Abominable,

La profonde Erinys de ces demeures dont la voix ancienne se fait entendre.

ORESTE (25). — Pan ! pan ! Je frappe à la porte, holà !

Pan ! y a-t-il quelqu'un ici ? pan, pan et pan ! je frappe encore !

Encore un coup, holà ! qu'on vienne !

Si la saison est bonne encore entre les mains d'Egisthe.

LE PORTIER (26). — Voilà ! J'ai entendu. Qui es-tu, l'homme, et d'où est-ce que tu viens ?

ORESTE. — Annonce aux maîtres de la maison
Que je m'en viens vers eux, porteur de nouvelles.
Et fais vite, car déjà le sombre char de la nuit
Approche, et le moment est venu pour les voyageurs
De jeter l'ancre en quelque retrait hospitalier.
Envoie moi quelqu'un qui là-dedans ait autorité.
Un homme vaut mieux, pas une femme.
D'homme à homme on parle net et sans ambages.

CLYTEMNESTRE (27). — Etrangers, parlez, que vous faut-il ?

Vous aurez tout ce que la maison peut fournir :

Bain chaud, couche reposante et la présence d'yeux justes.

Mais, s'il est quelque affaire qui requière conseil,

C'est aux hommes d'y voir à qui nous la communiquerons.

ORESTE. — Je suis un voyageur de Daulis en Phocide.

Comme je cheminais, ma charge sur le dos,
Au moment que vers Argos je découplais mes pieds,
Un inconnu que j'avais rencontré,
Et qui m'avait dit, instruit de la mienne, sa route,
Strophios le Phocéen, c'est le nom qu'il se donna,
« Et autrement, me dit-il, camarade, puisque de toutes façons tu t'en vas à Argos,
Rappelle-toi bien, et dis à ses parents
Qu'Oreste est mort : n'oublie pas le nom.
Que s'il plaît donc aux siens de le faire venir,
Ou de le laisser où il est, hôte à jamais de ce sol étranger,
Tu me feras part à ton retour de leur volonté.
Pour l'heure la panse d'une urne d'airain
Contient sa cendre congrûment pleurée. »
Voilà ce qu'on m'a dit. Si je parle céans à ceux qu'il faut,
Je ne sais. Mais les parents doivent être informés.
CLYTEMNESTRE. — Las de moi ! totale destruction !
O ennemi invétéré de ces demeures,
Quelle garde tu fais, pour que le plus éloigné
N'échappe pas à tes traits bien ajustés !
Tous les miens disparaissent et je suis démunie !
Et, maintenant, Oreste, que la prudence
Tenait éloigné de l'avalanche dévastatrice,
A ce moment que l'Espérance en la maison paternelle
Lui préparait des fêtes triomphales,
T'atteste par écrit présent.

ORESTE. — J'aurais voulu à des hôtes si magnifiques
Me recommander par des nouvelles meilleures.
Quoi de plus cher qu'à l'hôte ceux là qui le reçoivent?
Il m'aurait semblé voisin de l'impiété
De laisser dans l'ignorance des gens si bons,
Après le serment que j'ai fait et devant cette porte qui s'ouvre.

CLYTEMNESTRE. — Sois assuré que tu n'en seras reçu que mieux,
Et que la maison ne t'est pas moins ouverte.
Un autre nous eût apporté les mêmes nouvelles.
Mais voici le temps pour les voyageurs.
Après la longue étape de recevoir leur dû.
Conduisez-le dans le quartier des hommes,
Lui avec ses camarades.
Et qu'il sache ce que la maison leur réserve.
Pour nous, nous allons communiquer avec les maîtres du logis,
Et ne manquant point d'amis,
Nous consulterons sur ce que la circonstance exige.

LE CHŒUR (28). — Sus, mes amies, servantes de la maison,
Ne saurons-nous par la prière
Porter secours à Oreste.
O vénérable terre, promontoire sacré de la tombe,
Qui surplombes maintenant au-dessus du navigateur royal,
Ça, écoute ! ça, assiste-nous !

(29) C'est maintenant l'heure pour l'artificieuse Persuasion
De marcher à la rescousse, et pour Mercure, de la terre,
Cet être dans la nuit, de faire le guet
Pendant que les glaives se mesurent.
— Le voyageur sans doute est à son œuvre fatale.
Mais je vois la nourrice d'Oreste toute en larmes.
Où vas-tu, Gilissa, et que fais-tu, toi et ta peine, à cette porte ?
LA NOURRICE. — C'est Egisthe qu'au plus vite m'a dit d'aller quérir
Celle qui est céans proposée à l'hospitalité;
Un homme près d'un homme s'instruira mieux
De cette nouvelle qui au dedans de certains yeux
Faussement attristés provoque le sourire,
A cause d'un événement qui pour elle est une aubaine,
Pour nous autres une catastrophe,
Si ce que ces étrangers rapportent est vrai.
Et je garantis qu'où je vais la chose sera bien accueillie.
Malheureuse que je suis ! Toutes les vieilles tribulations,
Toutes les calamités de cette maison des Atrides,
J'ai pu les contenir dans mon cœur,
Oui, je m'en suis tirée par la patience.
Mais Oreste, mon petit Oreste ! le tourment de mon cœur,

L'enfant que j'ai reçu au sortir de sa mère pour lui donner la nourriture,

Et ces cris la nuit qu'il faut savoir comprendre,

Tant et tant de tracas, et rien du tout pour ma peine !

Car ces petits il faut s'en occuper comme d'un animal,

Que faire d'autre ? se mettre à leur place !

Car ça ne veut rien dire ces cris d'un enfant au maillot.

Que ce soit la faim, ou la soif, ou le besoin d'uriner,

Car cette tendre chair des petits enfants est tyrannique,

Tout cela il faut d'avance le deviner, et souvent, il est vrai,

Je me suis trompée, au dommage des langes.

Car j'étais à la fois nourrice et blanchisseuse,

Ayant reçu Oreste de son père.

Et maintenant, malheureuse, il me faut apprendre qu'il est mort !

Et je m'en vais vers cet homme qui nous a tous perdus, et il sera bien content.

LE CHŒUR. — Comment lui marque-t-on de venir ? accompagné ?

LA NOURRICE. — Que dis-tu ? Répète, je n'entends pas.

LE CHŒUR. — Je dis, avec ses gardes, ou seul ?

LA NOURRICE. — On me dit qu'il amène ses gardes bien armés.

LE CHŒUR. — Si tu as quelque haine pour ton maître, ne lui donne pas ce message.

Qu'il vienne seul. Ne lui donne aucune crainte.
Va vite et de bon courage.

LA NOURRICE. — Es-tu folle ? Tu me parles joie en un tel moment ?

LE CHŒUR. — Zeus peut donner aux choses un autre tour.

LA NOURRICE. — Comment ? Oreste n'est plus.

LE CHŒUR. — Pas si vite. Le nez le moins fin flaire quelque chose.

LA NOURRICE. — Que me dis-tu ? et sais-tu rien d'extra ?

LE CHŒUR. — Fais ton message, remplis ta commission.

Les dieux prendront soin de ce qui est en leur garde.

LA NOURRICE. — Je ferai selon ton désir et que les dieux soient avec nous !

*STROPHE I* (30).

LE CHŒUR. — Je te supplie, ô toi le Père,
Zeus de tous les Olympiens.
Mesure, maître, à la maison,
Ta règle que nous désirons !
Prends-la, ô Zeus, en ta garde !
Hé ! hé ! préfère
A tes ennemis, ô père,
Celui qui franchit ce seuil !
Car si tu le magnifies, à toi
Pour un, voici deux et trois.

*ANTISTROPHE II.*

Vois ce poulain de l'homme qui t'était cher
Attelé au char de la peine, (et qui
Garderait dans une course le rythme, quand il a
Le terrain devant lui
Qu'avalent ses dernières foulées ?)

*STROPHE II.*

Et vous qui intérieurement
Peuplez un asile opulent,
Entendez-nous, dieux bienveillants !
Faites que le passé
Soit par le sang expié,
Mais que le crime enfin cesse d'enfanter !
Et fais que tous les saints ancêtres, ô
Gardien du grand Portail, ils aient
Qui s'offre à leurs yeux satisfaits
La maison réhabilitée !

*ANTISTROPHE II.*

Et j'appelle ton renfort,
Fils de Maïa, puisqu'il n'y a
Vent plus facile vers le port !
Souvent quand il le veut il fait lumière de ce qui est caché :
Mais si c'est la parole d'invisibilité qu'il profère,
Le mystère et la nuit couvrent les yeux,
Et le jour ne rend pas plus clair.

*STROPHE III.*

Pleureuses, que de toutes nos voix ensemble,
Se lèvent l'hymne libérateur;
Vent de salut, lève-toi!
Te voici, te voici, ma joie!
Le malheur, amis, nous quitte.

*ANTISTROPHE III.*

Prends cœur!
Fais ton devoir!
Ton devoir à ton père!
Si elle crie :
« Mon fils! », réponds : « Mon père! »
Fais le crime irréprochable!
Prends un tel cœur!
Pour tes amis de sous la terre,
Pour ceux d'ici, fais ton devoir!
Sois par amour épouvante!
Engloutis
En toi la malédiction! tue le coupable!

EGISTHE (31). — Me voici, puisqu'on m'a fait venir.

J'apprends que des étrangers ont apporté ici
La nouvelle en mille façons désirable
Qu'Oreste est mort. Calamité
Qui serait la dernière goutte corrosive sur cet antique ulcère et cette plaie à vif.

Comment saurai-je quelle semblance là-dedans se trouve, vérité

Ou contes de femmes à faire peur et pétarade d'étincelles ?

Que sais-tu de ceci que tu puisses m'expliquer ?

LE CHŒUR. — Nous n'avons qu'ouï dire. Demande toi-même à ces gens.

Entre là-dedans. Pour savoir

Rien de tel que d'interroger son homme entre les deux yeux.

EGISTHE. — Je veux voir et interroger le messager,

Savoir si lui-même était là. S'il l'a vu mort

Ou s'il répète un bruit vain.

J'y vois clair et l'on ne me trompera pas.

LE CHŒUR (32). — Zeu ! Zeu ! que dire ? par où commencer

Mes prières et mes adjurations ?

Que trouver qui soit égal à ma bonne volonté ?

Voici l'instant des épées dépeceuses de chair.

Ou la maison Agamemnonienne

Sera totalement mise à bas,

Ou, le feu, et l'éclat par lui de la liberté et de l'ordre légitime,

Le fils entrera dans son patrimoine.

Voici la lutte qu'éphèdre de ce combat deux à deux

Engage le divin Oreste. Victoire à lui !

EGISTHE *derrière la scène.* — Hé ! hé ! — Otototoi ! — Héa !

LE CHŒUR. — Héa ! héa !

Qu'est-ce ? qu'est-il arrivé ?

Tenons-nous à l'écart, (33) maintenant que c'est fini,

Afin d'avoir les mains nettes, si les choses tournent mal.

LE PORTIER (34). — Malheur! et encore malheur ! le maître est mort!

Et malheur une fois encore pour suprême salutation!

Ouvrez vite et débarricadez

Votre porte, les femmes! C'est d'un homme tout de même et d'un vrai

Qu'il serait besoin, je ne dis pas à cette personne déconfite!

Iou! iou!

Êtes-vous sourds? là-dedans les dormeurs!

C'est pour vous que je gueule! Où est Clytemnestre et qu'est-ce qu'elle fait?

Il me paraît qu'elle est sur le fil d'un rasoir.

Gare à ce qui va lui tomber sur la tête!

CLYTEMNESTRE (35). — Qu'y a-t-il et quelles sont ces clameurs?

LE PORTIER. — Je dis que les vivants sont tués par les morts (36).

*(Il sort.)*

CLYTEMNESTRE. — Oi! gô! je comprends l'énigme.

Nous périssons comme nous avons tué, par la ruse.

Qu'on me donne la hache, vite!

Sachons si nous serons vainqueurs ou vaincus,

Puisque nous en sommes à ce point.

ORESTE. — C'est toi, je te cherchais, l'autre a son compte.

CLYTEMNESTRE. — Oi! gô! Tu es mort, très chère force d'Egisthe!

ORESTE. — Tu l'aimais bien? avec lui dans le même tombeau
Va coucher! Il est mort et tu ne peux le trahir.

CLYTEMNESTRE (37). — Epargne, mon petit, respecte, mon enfant,
Ce sein où tu as tant de fois dormi
Et où tes lèvres ont sucé le lait si bon.

ORESTE. — Pylade, que ferai-je? j'ai peur de tuer ma mère.

PYLADE. — Et que fais-tu des oracles de Loxias,
Des paroles de Pythô, et de la foi due au serment?
L'inimitié de tous est à celle des dieux préférable.

ORESTE. — Tu l'emportes et ton conseil est le bon.
Marche, je te veux tuer près de l'autre.
Vivant, tu l'estimas meilleur que mon père,
Dors donc avec lui dans la mort puisque tu l'aimes tant!
Et que tu hais celui que tu devais aimer.

CLYTEMNESTRE (38). — Je t'ai nourri, et maintenant je voudrais vieillir.

ORESTE. — Tueuse de mon père, tu habiteras avec moi?

CLYTEMNESTRE. — C'est le destin, ô mon enfant, qui fut la cause.

ORESTE. — C'est aussi le destin qui prépare ta mort.

CLYTEMNESTRE. — Ne redoutes-tu pas la malédiction d'une mère, mon enfant ?

ORESTE. — D'une mère qui m'a jeté dans l'indigence.

CLYTEMNESTRE. — Rejeté, dis-tu ? dans cette demeure hospitalière ?

ORESTE. — Deux fois vendu, moi le fils d'un père libre.

CLYTEMNESTRE. — Où donc est le prix que j'ai reçu en échange ?

ORESTE. — J'aurais honte de le nommer par son nom.

CLYTEMNESTRE. — N'aie pas honte, mais dis aussi la faute de ton père.

ORESTE. — Ne l'accuse point qui peinait, pendant que tu restais assise.

CLYTEMNESTRE. — C'est un mal à une femme que de manquer de l'homme, enfant !

ORESTE. — Le travail du mari nourrit la femme assise.

CLYTEMNESTRE. — Tu veux donc, ô mon enfant, tuer ta mère ?

ORESTE. — Non pas moi, c'est toi-même qui la tues !

CLYTEMNESTRE. — Vois ! crains les chiennes enragées d'une mère !

ORESTE. — Comment fuirai-je, rétif, celles d'un père ?

CLYTEMNESTRE. — Je pleure en vain, vivante au seuil de la tombe.

ORESTE. — Je n'entends que la voix de mon père qui siffle !

CLYTEMNESTRE. — Oï' gô ! le voilà donc ce serpent que j'ai nourri !

C'est mon songe ! elle disait vrai, ma peur !

ORESTE. — Impie ! meurs d'une arme impie !

*Exeunt.*

PYLADE. — J'ai peur de cette double infortune,

Et pitié de ce malheureux qui vient de mettre à tant de crimes un comble,

Ouste ! Toutefois rendons grâce

Que l'œil de nos demeures ne soit pas éteint.

*Exit.*

LE CHŒUR (39). — Elle est venue aux Priamides en son temps, la Justice,

La lourde Justice !

Il est venu en son temps à la demeure d'Agamemnon,

Le lion double, l'Arès double,

Criant « Tue ! » et « Sans quartier ! »

Il est venu de Pythô, le Fugitif,

Drossé par la rafale de tous les dieux !

REFRAIN. — Pousse l'ololohô ! la maison est sauvée !

Ololohô ! les mangeurs de terre

Ololohô ! ololohô ! mangent la terre tous les deux.

LE CHŒUR. — Elle est venue, la Conductrice à pas sourds

De l'assassinat par la ruse!
Elle a touché, l'heure venue de ce duel,
La bien nommée par nous, Dika,
Justice, la fille de Dieu,
Dont la colère à ses ennemis souffle la mort!
REFRAIN. — Pousse l'ololohô! la maison est sauvée!
Ololohô! les mangeurs de terre
Ololohô! ololohô! mangent la terre à leur tour.
LE CHŒUR. — C'est elle que Loxias le Parnassien
Qui habite une grande caverne dans le sein de la terre,
Tard, tardive,
Conduit jusques aux criminels.
Car cette loi s'impose aux dieux
Qu'ils ne peuvent secourir les méchants.
Vénérons le grand Principe céleste!
REFRAIN. — Parais, lumière! te voici!
LE CHŒUR. — Je suis de ce grand frein délivrée
Qui opprimait la maison.
Debout, mon peuple! trop longtemps
Tu dormis, la face contre terre.
Le temps bientôt qui toutes choses restitue
Promènera sur vos seuils la purification et les hymnes.
Assez d'affreux spectacles et de cris!
Tout prend un visage nouveau.
REFRAIN. — Parais, lumière! te voici!

ORESTE (40). — Voyez par terre votre double tyrannie.

Les tueurs de mon père, les dévastateurs de la maison,

Qu'ils étaient braves sur leur trône et qu'ils y faisaient fière trogne!

Une paire d'amis, comme ils le sont présentement encore,

Fidèles au serment qu'ils s'étaient l'un à l'autre prêté,

Ensemble jusqu'à la mort, le serment fut fort bien gardé.

Voyez aussi, vous qui savez nos maux,

Cette machine, je dis ce lien qui servit à mon malheureux père,

Lacet pour ses deux mains, embûche pour ses deux pieds!

Etendez-le vous-mêmes, et vous mettant en rond tout autour,

Expliquez nous ce filet à prendre les hommes, et que le Père le voie,

Non le mien, mais celui qui considère toutes choses,

Le Soleil, et les actes impies de ma mère,

Et qu'il me soit témoin, en ce litige,

Que j'ai eu juste cause de perpétrer ce meurtre,

Je dis de ma mère, (car Egisthe, ce n'est pas un meurtre,

Mais le salaire légal de l'adultère).

Quand on a médité un tel crime contre son époux
De qui sous sa ceinture elle reçut le faix des enfants,
Si cher jadis, maintenant funeste, ainsi qu'il apparaît, —
Vous appelez cela une femme ? Une murène ! une vipère !
Capable de pourrir tout ce qu'elle touche sans même y mordre,
Si la méchanceté et son instinct naturel y suffisaient.
Et ça, de quels mots le nommer, pour employer le terme favorable ?
Suaire ? couvre-bain ? panneau à prendre les bêtes ?
Bandelettes aux pieds d'un mort ? Oui, je dis bien, un filet !
Un vêtement qui se met autour de vos pieds !
Un brigand qui ferait une telle invention,
Et qui disposerait pour son coupe-gorge d'un tel engin,
Prendrait bien des vies, oui, avec cette arme sournoise !
Que de gens il égorgerait et quelle extase dans son cœur !
Que je n'aie pas une telle compagnie
Pour mienne ! Et que les dieux auparavant me fassent mourir !
LE CHŒUR (41). — Aïaïé ! aïaïé ! choses affreuses
D'une abominable mort tu péris !
Hé ! hé !

Sur celui qui reste le mal
Accomplit son éruption.
ORESTE. — A-t-elle fait cela ou non? — J'en veux pour mon témoin
Cette étoffe que l'épée d'Egisthe a teinte.
C'est le sang répandu, avec celui du temps
Dont je vois l'effet sur ces broderies décolorées!
Il est là! Je parle à sa place! je déplore notre ruine avec lui!
Et m'adressant à cette chose même dans laquelle mon père fut mis à mort,
Bien que je déplore ces crimes, et ces souffrances, et tout le reste,
Et ce succès inenviable pour moi, cette souillure...
LE CHŒUR. — Nul entre les mortels intact
N'échappera au paiement qu'il doit.
Hé! hé!
Mais notre mal
Présent est une chose
Et une autre celui qui vient.
ORESTE. — Que parles-tu de mal qui vient, quand je vois déjà où cela va,
Comme un coureur de char qui arrive au rivage?
Un esprit qui ne sait plus obéir
M'arrache hors de la courbe! L'épouvante dans mon cœur
Se met à chanter et lui danse sur cette musique!
Cependant que j'ai encore ma raison, je proteste, ô mes amis,
Et je dis que je n'ai pas tué, sans justice, ma mère,

Souillée du sang de mon père et odieuse aux dieux!
Et comme charme qui me conduisit à cet excès,
Je plaide Loxias, le Prophète de Pythô, et son oracle
De faire ceci, pour qu'exempt de conséquences mauvaises
Je vive, et que si je désobéis... — Je ne dirai point le châtiment,
Car à toute portée échappe un tel comble de maux.
Ores, voyez-moi, tel que me voici, équipé
De ce rameau (42) avec la bandelette, qui me mets en route
Vers le sanctuaire mésomphalique, siège de Loxias,
Où ce feu brille que l'on dit impérissable,
Fuyant ce sang, le nôtre. Puisque Loxias m'ordonne
De ne point chercher, suppliant, un autre foyer.
Et je fais appel à tous les Argiens
Qu'ils portent témoignage
Pour moi, errant, expatrié,
Vivant et mort, et laissant derrière moi cette rumeur!
LE CHŒUR (43). — Tu n'as rien fait de mal, ne te laisse pas fermer la bouche
Par une funeste Renommée, et ne dis point de toi-même du mal,
Lorsque tu viens d'affranchir tout cet état d'Argos,
Coupant bravement à ce double serpent la tête.
ORESTE. — Ha! ha!
Servantes, quelles sont ces compagnes avec vous, les Gorgones,

Ténèbres vivantes, têtes épaisses de serpents entrelacés !

Je ne resterai pas ici davantage !

LE CHŒUR. — Quels fantômes t'emportent, ô toi, cher, si jamais homme le fut, à son père ?

Va ! du cœur ! et ne crains point avec un tel avantage !

ORESTE. — Ce ne sont point des fantômes ! mais celles qui me sont destinées,

Elles viennent, je vous dis, les chiennes enragées de la mère !

LE CHŒUR. — Le sang est tout frais encore sur tes mains.

De là en toi ce bouleversement.

ORESTE. — Seigneur Apollon ! les voilà qui augmentent

Et ce sang qui transpire affreusement de leurs yeux !

LE CHŒUR. — Rentre avec nous : la purification de Loxias

T'affranchira de ce trouble.

ORESTE. — Vous ne les voyez pas, mais je les vois !

Je suis traqué, et ne reste pas ici davantage ! (44)

LE CHŒUR. — Nos bénédictions avec toi et qu'une divine Providence

Te garde et te favorise (45) !

LE CHŒUR. — Ainsi sur le palais de nos Rois

Souffle et passe une troisième tempête.

Premier le massacre des enfants
Et l'amère douleur de Thyeste.
Second, la Passion Royale,
La mort de l'homme de guerre dans son bain, le Roi des Grecs.
Troisième à présent nous arrive
Le sauveur, dirai-je, ou le destructeur ?
Où cessera la colère du Ciel ? où ce terme que le calme y recommence ?

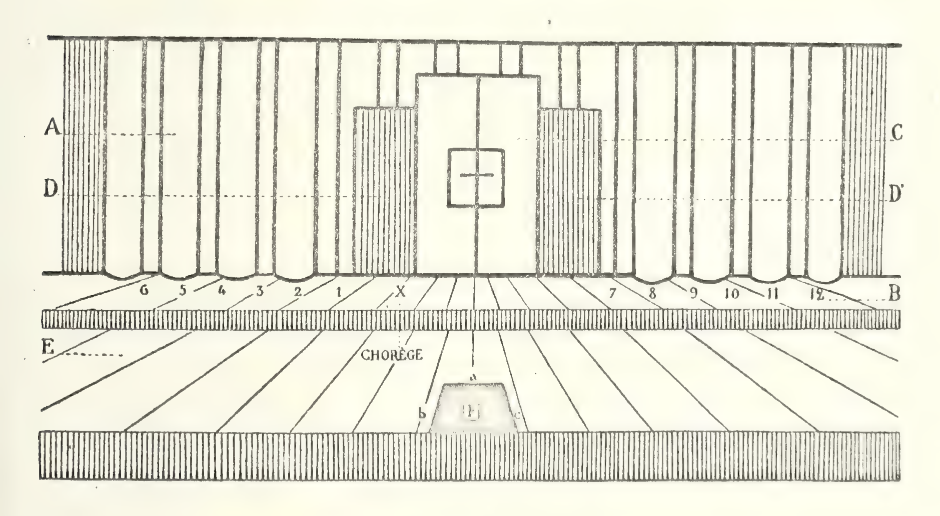
FIN

# LES CHOÉPHORES

## ESSAI DE MISE EN SCÈNE
## ET NOTES DIVERSES

# ESSAI DE MISE EN SCÈNE ET NOTES DIVERSES

J'imagine de préférence pour la représentation des « CHOÉPHORES » une scène faite d'éléments mobiles, comme celle de Hellerau, en Saxe. Mais la disposition indiquée ci-dessous est tellement simple qu'elle pourra être réalisée sur tous les théâtres.




A — est un rideau fait d'étoffe lourde de couleur noire formant de larges plis et dans lequel sont ménagées des fissures par où s'introduisent les femmes du chœur.

B — est devant la porte une espèce de seconde scène étroite et séparée de la première par un degré.

C — est la Grande Porte officielle qui demeurera fermée jusqu'au moment où ORESTE apparaîtra dans son ouverture, debout sur les corps de CLYTEMNESTRE et EGISTHE.

D et D′ — sont deux petites portes, étroites et hautes, de chaque côté de la grande, ouvertes, par où se font les mouvements de la maison.

E — est la première scène.

F — est la fosse, ou trou rectangulaire, ménagé en avant de la première scène, qui représente le Tombeau d'Agamemnon. Au moment de l'Incantation, une très mince fumée bleue comme produite par la combustion d'une baguette d'encens s'en échappe.

## *LE CHŒUR*

Principale difficulté de la représentation des drames antiques tels qu'ils furent écrits. Ecartons tout d'abord et sans discussion la théorie scolaire des files d'hommes ou de femmes manœuvrant à la queue-leu-leu suivant les indications de la strophe ou de l'anti-strophe autour de je ne sais quel autel appelé *thymélé*, en psalmodiant à l'unisson de la poésie lyrique.

Je définis le Chœur cette assistance multiple de personnes sans traits par qui l'Acteur principal du Drame est entouré, chargée de fournir une réponse et une résonance à chacun des éclats de sa person-

nalité et à chacun des mouvements de sa passion : à quoi il s'appuie et se réfère, en tant que témoins officiels et porte-parole délégués par le public, dans un déguisement approprié à la fiction.

Cette conception rapproche beaucoup le Chœur antique de celui de notre liturgie, suivant que l'on en voit encore l'installation dans les vieilles églises de Rome. Entre l'Officiant et le groupe chargé de représenter les fidèles avait lieu ce dialogue dont l'antique Introït du Premier Dimanche de l'Avent nous donne un exemple.

Dans l' « AGAMEMNON » j'installerais carrément les Vieillards du Chœur, comme nos chantres, et à peu près dans le même lourd appareil, avec la chape et le bâton, chacun établi devant son pupitre et lisant sa partie, face à la Porte redoutable par où un acteur après l'autre émerge de la nuit. Onze choristes seraient des Vieillards, et le douzième serait un enfant qui, parfois, pendant que les autres chantent, s'amuserait à jouer aux osselets.

Dans les « CHOEPHORES », l'important était de fuir l'occasion qui ne s'offrait que trop dès défilés suivant le goût académique avec les poses nobles, les attitudes d'intérêt feint et la vaisselle connue.

La variante que j'avais imaginée d'abord d'une marche avec le pas sur les jarrets des primitifs (dit pas Raoul), et les civières chargées de fruits éclatants et d'une chaudronnerie barbare, avait l'inconvénient de ne pas sortir des limites d'un pittoresque de mauvais aloi.

D'autre part, les Choristes, ayant surtout à parler et à chanter, il était impossible de leur demander, en plus, des exercices de gymnastique d'ensemble et d'écœurants groupes plastiques.

Elles seront donc simplement habillées de blanc, robes très amples, à plis raides, grand manteau noir à capuchon destiné à dissimuler la figure et qui leur permettra à la fin de se confondre avec le rideau et avec les Furies qui se détachent de ce fond de ténèbres.

Elles tiendront un papier à la main sur lequel sera écrit leur rôle et elles seront priées d'en détacher les yeux le moins possible.

Dans le costume des Acteurs principaux, on évitera la précision, le pittoresque et l'archéologie. Ces plis seuls qui simplifient le corps et qui amplifient les mouvements.

## *NOTES*

(1) et PYLADE. Toux deux debout devant la Tombe en a.

(2) Appuyé à l'une des portes en D' et regardant vers les cours intérieures.

(3) Ils reculent vers le fond de la scène à droite et se dissimulent dans les plis des rideaux.

(4) Tout ce chœur est chanté. La strophe I est récitée derrière la scène.

(5) A l'antistrophe I, les Choristes sortent par les fissures du rideau du fond, 6 à gauche et 6 à droite, plus, treizième, LA CHORÈGE qui sort par la

porte D : un peu avant ELECTRE; celle-ci, voilée et vêtue de noir (ou, peut-être, et, pourquoi pas? de blanc, également couleur de deuil), par la porte D'.

(6) parlant au Chœur, généralement de profil et sur la scène basse.

(7) LA CHORÈGE.

(8) Deux pas vers elle, de manière à se mettre à sa hauteur, quoique dominée par elle.

(9) La Choriste qui suit ou Choriste 1.

(10) ELECTRE. Même jeu. Un pas jusqu'à la Choriste 1, puis 2, puis 3. A la quatrième Choriste elle se retourne et revient ensuite à la Chorège, qui donne la dernière réplique.

Le Chœur fait ainsi la fonction d'une espèce de conseil immuable, pareil aux pieds d'un vers à un mètre sur lequel l'Acteur principal vient se mesurer et se reporter.

(11) ELECTRE en a devant la Tombe.

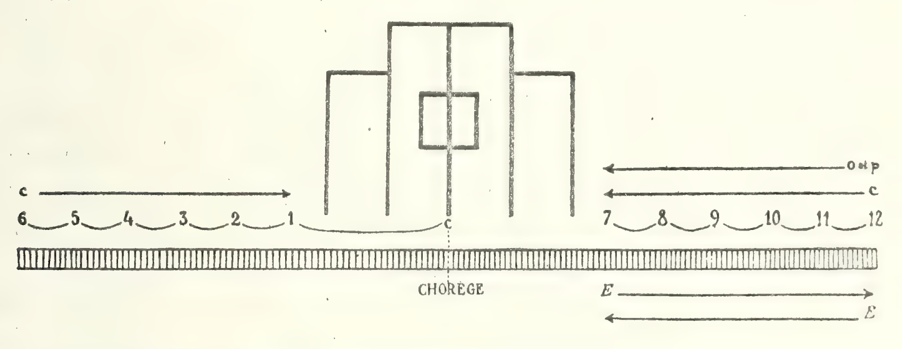
Tout ce discours pourrait être récité dans un long mouvement unique des bras et des mains, comme si elles élevaient un vase de libation qu'à la fin elles précipitent.

(12) Chœur chanté.

D'une manière générale dans le Drame grec la poésie des chœurs est d'un caractère difficile et peu accessible au public. Je crois que l'élément essentiel en est moins le sens que l'intonation, la violence ou la rémission, l'accélération ou l'élargissement du débit, et tous les éléments de rythme, — moins

le sens des mots que le train de la pensée et l'expression des sentiments; — parfois seulement un soutien de batterie ou parfois la musique pour donner le déploiement nécessaire. Il n'est nullement nécessaire que le public comprenne le sens de chaque phrase. Parfois un chuchotement mystérieux sera suffisant. Parfois les différentes parties du Chœur chevaucheront l'une sur l'autre.

(13)




ELECTRE, à la première phrase, reste immobile, les yeux fixés sur le sol.

A la première réplique du Chœur, ELECTRE recule en silence jusqu'en 12 où elle se trouve au niveau d'ORESTE, qu'elle ne voit pas. A chaque réplique elle fait un pas, accompagnée par les Choristes qui sont à son niveau. Par derrière ORESTE (et PYLADE) suivent le même mouvement. En même temps, de l'autre côté, et commençant par la Chorège, et la Choriste 1, les Choristes de

l'autre rangée viennent une à une (et toujours de face), se ranger contre la Chorège, de sorte qu'à la fin les 13 Choristes serrées forment comme une haie devant la Porte, cachant ORESTE et PYLADE.

Admirer les trucs véritablement enfantins de la boucle de cheveux et du pied, trop facilement raillés par Euripide. Verrall suppose ingénieusement que les Atrides, appartenant à une race étrangère et conquérante, pouvaient se distinguer du reste du peuple par la couleur des cheveux et le dessin particulier de la plante. J'admets plutôt qu'Eschyle, superbement indifférent à la vraisemblance, n'a retenu des signes que ceux qui avaient une valeur poétique, ce flocon arraché à l'agneau jadis dérobé, ce vestige dans la terre fraîche de la tombe paternelle.

(14) devant le Tombeau en a, le dos tourné au Chœur.

(15) parlant derrière le Chœur qui le cache.

Les Choristes. une par une, reviennent à leur place primitive, de sorte qu'à la fin il ne reste plus, centrales, que la CHORÈGE et ses deux acolytes immédiates, qui cachent ORESTE et PYLADE.

(16) Ici ELECTRE se retourne, face à ORESTE.

(17) Les trois Choristes s'écartent, et le frère et la sœur se trouvent face à face.

(18) Il va vers elle et la prend dans ses bras pour s'en séparer à la fin du second vers, sans l'avoir embrassée.

(19) Le mouvement de cette tirade est réglé par les trois *Si*.

(20) La CHORÈGE se plaçant entre eux comme pour les séparer.

(21) Violent et agité, parcourant d'un bout à l'autre la rangée des douze choristes.

(22) Partie chantée. — Les acteurs ici pourront être remplacés par trois chanteurs qui prendront leur place. — La CHORÈGE en a, ÉLECTRE en b, ORESTE en c. — Jusqu'au vers final « Par le fer et par le sang ».

(23) Le lecteur n'aura pas manqué d'admirer, au cours des pages qui précèdent de cette fidèle traduction, — (puisque c'est l'exécrable Christianisme, chacun le sait, qui a apporté parmi le joyeux monde païen, livré à une fête perpétuelle, le sentiment jusqu'alors inconnu de la tristesse et du malheur essentiel à la vie), — ces qualités d'ordre, de sérénité parfaite, d'allégresse, de clarté dans les idées, de beauté générale et abstraite, qui, au dire des poètes Parnassiens docteurs de la Critique, et en général de tous les gens qui n'ont jamais lu une ligne de grec, forment le plus précieux caractère de la poésie antique. Euripide et Sophocle, sans parler de Pindare, leur ménageraient d'égales déceptions.

Admirons en particulier la composition de ce présent drame des « CHOEPHORES ». On y trouve deux « situations » dont nos grands poètes, tels que Emile Augier et Victorien Sardou, ou simplement Victor Hugo, auraient tiré le meilleur parti : la rencontre du frère et de la sœur, le parricide. On voit d'avance tout ce qu'auraient su « filer »

sur ces thèmes les hommes admirables dont je viens de citer les noms. Eschyle, au contraire, expédie tout ce qui est drame ou action proprement dite avec la rapidité de l'éclair. Les ruses d'ORESTE sont expliquées en quelques lignes incohérentes. Les épanchements du frère et de la sœur sont épuisés en deux couplets. EGISTHE est nettoyé en quinze lignes, CLYTEMNESTRE balayée en autant de répliques. Toutes les délicieuses possibilités qui s'offraient d'un complot savamment ourdi, où ELECTRE et EGISTHE lui-même interviendraient, cette mère parlant à ce fils qu'elle ne reconnait pas, etc., Eschyle les a négligées de parti pris. Electre disparait aussitôt qu'elle a terminé ses vociférations et l'on ne sait plus ce qu'elle devient. Aucune lumière ne nous est fournie sur la situation sociale et politique en Argos du couple irrégulier. On dirait que le poète a hâte de reprendre ce long cri devant une tombe mal fermée, qui, à vrai dire, est tout le drame, l'étonnement devant la mort et le mal, l'ignorance de l'homme, l'appel vers la Justice et le témoignage de tous les êtres qui nous entourent, visibles et invisibles, parmi les ténèbres qui s'épaississent et les parois qui se resserrent d'une pénalité indéfiniment réversible. — C'est sur l'Incantation centrale que le drame entier trouve son équilibre.

(24) Chœur rythmé et accompagné par la batterie. La nuit se fait de plus en plus sur le théâtre. — Toute cette scène est comme chuchotée, sans

qu'on puisse nettement distinguer les mots, la parole sautant brusquement de l'une à l'autre des Choristes avec de fortes variations de tons. Accompagnement des instruments de batterie. Les Choristes maintenant adossées à la draperie. Chœur invisible par derrière chuchotant et reprenant avec violence certains mots. On voit des mains qui passent par les fissures, on distingue vaguement des figures et des yeux.

(25) frappant à la Porte officielle du milieu.

(26) sortant par la porte D′.

(27) sortant par la porte D′.

(28) dit par le Demi-Chœur de gauche à demi-voix.

(29) Demi-Chœur de droite de même chevauchement sur le Demi-Chœur de gauche.

(30) Chœur accompagné par la batterie. Les Choristes groupées trois par trois, celles des côtés lisant sur le livre de celles du milieu.

(31) Entrant par le côté de la scène, comme s'il venait du dehors. Il entre dans la maison par la porte D.

(32) Chœur bas et précipité, les mots en désordre, passant d'un bout à l'autre de la rangée.

(33) Sur le côté gauche.

(34) Il entre par la porte D′ et sort par la porte D.

(35) Entrant par la porte D′.

(36) Entre PYLADE par la porte D. CLYTEMNESTRE recule d'un bond jusqu'à la hauteur de la dernière Choriste où l'attend ORESTE, l'épée tirée à la main. Elle lui tourne le dos.

(37) Elle se retourne vers ORESTE.

(38) A chaque réplique, CLYTEMNESTRE recule d'un pas, de Choriste en Choriste, jusqu'à ce qu'enfin, elle disparaisse, suivie d'ORESTE, par le côté gauche de la scène.

(39) Chœur chanté.

(40) La Grand'Porte s'ouvre. ORESTE debout sur les cadavres de CLYTEMNESTRE et d'EGISTHE que recouvre le linge qui a servi au meurtre d'AGAMEMNON.

(41) Murmure, gémissement des femmes, enveloppées maintenant de leurs manteaux, et presque disparues entre les plis du rideau.

(42) PYLADE le lui donne. Ce rameau et cette bandelette, attributs du Suppliant, ne nous font-ils pas souvenir de la Croix et du Serpent d'airain ?

(43) LA CHORÈGE rythmée par la batterie.

(44) Il sort par la gauche ainsi que pour toutes les autres répliques jusqu'à la fin.

(45) LA CHORÈGE en a, récitant la conclusion.

# TABLE DES MATIÈRES

# TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE DECEMBRE
MIL NEUF CENT DIX NEUF
PAR PROTAT — MACON

nrf

PRIX : nrf 9 fr. NCS 25